

# La lampe du poète

Abaissions nos yeux sur la ville :  
Comme son front luit et scintille  
Un soir d'hiver quand le jour fuit !  
La jeune fille qui s'apprête  
Se promet tout bas la conquête  
Des adolescents que la fête  
Invite aux danses de la nuit.

La fête, au loin, sous les portiques,  
Mêle toutes ses voix magiques,  
Et le reflet des lampes d'or  
Jette une teinte merveilleuse  
Sur l'écharpe molle et soyeuse  
Qui joue autour de la danseuse  
Dans son capricieux essor.

A ce doux concert qui s'élève,  
Le voyageur croit voir en rêve  
Surgir, à son œil enchanté,  
Quelque cité de l'Arabie,  
Sous la baguette d'un génie,  
Eclore, belle et rajeunie,  
Dans une nuit de volupté.

Ton cœur, ô pèlerin, se livre  
A ce spectacle qui l'enivre,

A ce prestige des échos,  
Aux parfums que le vent promène  
A la mélodie incertaine  
Qui se prolonge dans la plaine  
Et va s'éteignant sur les flots.

Ton œil ému suit dans l'espace  
La ronde qui s'enchaîne et passe,  
Et voit aux lueurs des flambeaux  
Folâtrer la vierge enfantine  
Dont chaque forme se dessine  
Sur la flottante mousseline  
Qui se déroule en longs rideaux.

Ah ! que du moins un doigt te montre  
Qu'une main traîne à ta rencontre  
Les pauvres couchés sur le seuil,  
Froide tribu qui, dès l'aurore,  
En proie à la faim qui dévore,  
Se ranime pour tendre encore  
La main au denier de l'orgueil.

Il voit, il écoute, il s'enflamme ;  
Les palais ont toute son âme,  
Et jamais, jamais son regard  
Ne quitte la noble assemblée  
Pour l'humble fenêtre isolée,  
Dont la lampe pâle et voilée  
Seule se consume à l'écart.

Là, fuyant les sentiers vulgaires,  
Une âme avide des mystères  
De la Muse, son seul trésor,  
Se recueille et cherche la trace  
Du chemin que suivit le Tasse,  
Lorsque pour les rois du Parnasse  
Rome eût aussi son livre d'or.

Laissez peser sur ces demeures,  
Où si douces coulent les heures,  
Les pas lourds et glacés du sort,  
En ce lieu même où se balance  
Le chœur animé de la danse,  
Sera la mort et le silence,  
Sera le silence et la mort.

Sur ces flambeaux la mort avide  
Promènera sa main livide  
Et le dernier aura son tour,  
Mais la lampe, au Barde fidèle,  
Voit éclore une œuvre nouvelle  
Qui ne doit pas mourir comme elle,  
Aux naissantes clartés du jour.

Antoine de Latour (1808–1881)